

On ne devrait jamais laisser paître les cochons dans le parc commun. On leur fait un petit enclos, et ils restent là, ou ils sont aussi bien qu'à courir partout.

Quelques cultivateurs séparent aussi les moutons d'avec tous les autres animaux. Cette pratique a du bon. Cependant, ceux qui n'auraient pas de parcs assez étendus pour la suivre, peuvent fort bien laisser aller leurs moutons avec les chevaux.

Cette année en particulier, les cultivateurs doivent veiller à ce que leurs animaux passent un bon été, et arrivent à l'automne en bon ordre. Car, il est bien à craindre que l'hiver prochain, le fourrage soit bien rare. Or, si les animaux sont mis en hiverne ment en mauvais état, ils courront la chance de rester maigres tout l'hiver vu que si le fourrage est rare, on sera obligé de les régler sur la quantité. Ils dépériront infailliblement, et l'on aura à constater au printemps des pertes considérables.

Pour se prémunir contre la rareté du fourrage, on devrait semer beaucoup de plantes fourragères, telles que carottes, betteraves, navets, etc.

—Journal d'Agriculture.

Les oiseaux et la destruction des insectes.

Chercher à détruire les oiseaux, c'est commettre un acte hostile à la société, c'est accroître le prix de revient des denrées agricoles, c'est par conséquent rendre la vie matérielle plus difficile et plus dispendieuse. Il ne suffit pas de produire, il faut encore conserver ; par la destruction des insectes, les oiseaux conservent les récoltes, car nous savons tous que les pertes occasionnées par les insectes s'élevént à des sommes fabuleuses, plusieurs centaines de millions, et ces pertes s'accroîtront au fur et à mesure que diminueront les oiseaux auxquels le créateur a confié une mission toute particulière ; en cherchant leur nourriture, les oiseaux assurent leur existence et ils garantissent les plantes.

C'est donc un acte barbare de détruire les oiseaux ; c'est justice de mettre au ban des nations les hommes qui s'éloignent de ce grand principe de conservation et qui ne craignent pas, pour donner le plus souvent satisfaction à un intérêt privé, de prendre une mesure qui est tout à fait en contradiction avec les lois de la civilisation.

Des ignorants ont bien soutenu que les oiseaux ne rendaient aucun service pour la destruction des insectes ; comment les empêcher de parler, ce sont toujours eux qui crient le plus fort, mais on sait l'importance qu'il faut attacher à leur parole et même à leurs écrits ; et nous regretterions

vraiment qu'on leur fit l'honneur de les réfuter ; il faut leur pardonner, comme disait Jésus-Christ, parce qu'ils ne savent pas ce..... Ceux qui se jettent dans de pareils absurdités ne sont heureusement pas nombreux et l'opinion publique fait bien vite justice de leurs doctrines ridicules.

Quoi qu'il en soit, voici un fait sur lequel nous appelons l'attention de nos lecteurs.

Le bombyx neustrien ou à livrée est le papillon d'une chenille très-nuisible aux arbres fruitiers et forestiers. Ce papillon dépose ses œufs en forme de bague ou d'anneau autour des plus menus rameaux. La couleur et la ténuité de ses bagues les mettent hors de la portée des jardiniers et des échenilleurs.

Certains oiseaux, principalement pendant la mauvaise saison, dévorent ces bagues qui, au printemps, donneraient naissance à des chenilles.

Au nombre de ces oiseaux, il faut compter le geai.

M. Millet, inspecteur des forêts à Paris, qui, depuis plusieurs années, s'occupe avec tant de soin, d'intelligence et de succès du régime alimentaire des oiseaux, vient de placer sous les yeux de la Société protectrice des animaux le résidu des aliments contenus dans l'estomac d'un geai tué dans le courant de ce mois.

Au milieu de graviers et de graines sauvages, M. Millet a trouvé des débris d'anneaux d'œufs du bombyx neustrien que l'oiseau a eu l'intelligence d'enlever, en coupant le bout des rameaux et en faisant glisser la bague par la pression du bec.

Il ne faut donc pas classer le geai parmi les oiseaux essentiellement nuisibles et tenir compte des services qu'il rend pour la destruction des insectes nuisibles.

En résumé, il existe peu d'animaux inutiles sur la terre ; chacun d'eux rend un petit service à l'homme qui n'est pas toujours reconnaissant, il s'en faut.

A. DE LAVALETTE.

Des foins anglais.

Prairies et paturages vs. Grains.

Parmi les questions le plus à l'ordre du jour, en agriculture, on peut dire que la question des prairies n'est pas, en ce moment surtout, placée au dernier rang. Il semble même évident à un grand nombre de propriétaires instruits que nous marchons constamment dans la voie où les Anglais nous ont précédés depuis longtemps : l'élimination progressive des céréales et leur remplacement par les prairies. Pourquoi s'entêter à produire (parce que les ancêtres ont agi de la sorte) du blé plus ou moins abondant, là où il est possible de former des pacages

ou des prés d'un rendement supérieur ? Le développement de la culture dans des contrées plus favorisées amènera toujours assez de grains sur les marchés pour que nous ne nous préoccupions pas plus de cette question que ne le font nos voisins d'outre-Manche. Il est donc certain, pour beaucoup de progressistes, que nous arriverons à faire, partout où la chose sera possible, des prairies et des paturages, afin de profiter de la différence de rendement entre ce genre d'exploitation et l'assèlement en céréales. D'autres considérations, d'un genre différent, nous font penser que ce mouvement, déjà très-marqué, loin de se ralentir, est appelé à prendre une grande extension. Mais il serait inutile de les développer en ce moment : il me suffit d'avoir constaté un fait et une tendance indiscutables pour en venir au but de cet article.

Je me propose de faire connaître en peu de mots, et d'une manière aussi précise que possible, comment il se fait que, tout en marchant sur les pas de l'Angleterre, en produisant aujourd'hui plus de foins qu'autrefois, nous restons cependant en arrière en produisant des foins d'une qualité notablement inférieure. Il n'est pas, je crois un homme connaissant la France et l'Angleterre qui puisse douter de cette supériorité de nos voisins sur nous, après avoir vu par lui-même les produits des deux contrées. Or, si cette grande différence peut être attribuée souvent à l'abondance de la fumure de l'autre côté du détroit, il est certain que l'avantage ne nous est pas acquis, lorsque l'on compare les produits de deux prairies également bonnes et également fumées, l'une chez nous, l'autre en Angleterre.

Manière de faire le foin.

La fenaison joue donc un grand rôle dans la qualité des produits, et je ne crains pas de dire que nos méthodes devraient être remplacées par celle dont j'entreprends la description.

Chez les Anglais, la coupe se fait aussitôt que l'herbe a fleuri et avant que la graine soit mûre : elle mûrit par terre et ne se perd pas ; de plus, la tige et les feuilles sont plus tendres, plus succulentes et plus embaumées. Nos paysans ont donc grandement tort de laisser leurs foins si longtemps sur pied, sous ce prétexte, que les prés se ressèment sans travail et sans frais ; mais, au dire d'experts, ce préjugé qui peut leur valoir une épargne d'une \$1 par arpent va jusqu'à leur enlever \$6 ou \$7 sur la valeur de leurs produits pour la même superficie.

Après avoir bien considéré l'aspect général de l'herbe, on la fauche aussi rapidement que possible, par un beau temps, et on la laisse étendue sur le